

## **Tubby et Nottubby à Kaboul**

Sophie Brech and Louis Fortier

---

Number 150 (1), 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71615ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Brech, S. & Fortier, L. (2014). Tubby et Nottubby à Kaboul. *Jeu*, (150), 76–79.



# TUBBY ET NOTTUBBY à Kaboul

Grâce à un partenariat exceptionnel avec l'Institut français, le British Arts Council, le Goethe-Institut, l'Aga Khan Trust for Culture et l'ambassade de Norvège en Afghanistan,

la Britannique Sophie Brech et le Québécois Louis Fortier, codirecteurs du Théâtre Fools and Feathers, étaient récemment invités à Kaboul pour y présenter *Le Destin tragicomique de Tubby et Nottubby*, un spectacle dont ils signent l'écriture, l'interprétation et la mise en scène. Ils témoignent ici de leur rencontre bouleversante avec le peuple afghan.

Sophie Brech et Louis Fortier

Tubby (Louis Fortier) et Noitubby (Sophie Brech). © Alex Maltais



L'Afghanistan.  
L'une des premières  
grandes civilisations urbaines  
de notre histoire.

« Si vous veniez jouer *Tubby et Nottubby* à Kaboul, au printemps 2013 ? » C'est ainsi que Guilda Chahverdi, directrice artistique de l'Institut français d'Afghanistan (IFA), nous proposa de donner vie à ce projet, dont l'ambition était de sensibiliser le public afghan au théâtre occidental, en plus d'offrir une formation de qualité aux artistes et techniciens du Théâtre national et de l'Université de Kaboul.

L'Afghanistan. L'une des premières grandes civilisations urbaines de notre histoire. Un territoire dont le patrimoine archéologique est d'une valeur comparable à celui de l'Égypte. Mais aussi un pays, officiellement en guerre depuis le 27 décembre 1979, que trois décennies de massacres ont transformé en l'un des lieux les plus dangereux au monde.

Notre enthousiasme initial se teinta rapidement d'une profonde angoisse. On nous proposait d'aller jouer, là-bas, une tragédie à l'esthétique résolument non réaliste, qui raconte l'épopée de deux clowns shakespeariens, broyés par une crise internationale apparemment sans issue, happés par une guerre lointaine qui ne dit pas son nom. Nous l'ignorions alors, mais notre destin allait bientôt se confondre avec celui de *Tubby et Nottubby*, et nos vies allaient être bouleversées par le courage, la dignité et la soif de vivre du peuple afghan.

Le 6 juin 2013, accompagnés des techniciens Cédric Frémaux et Laurent Gatignol, nous quittons Paris vers l'antique cité de Kaboul, jadis conquise par Alexandre le Grand. Dès notre sortie de l'aéroport, la guerre est là : bombardiers gigantesques et hélicoptères à double rotor, patrouillant au loin ; véhicules blindés surmontés de canons mitrailleurs, contrôlant chaque carrefour ; miradors défendus par les guerriers de la coalition internationale ; barbelés déployés tout autour de cet aéroport qui, 48 heures plus tard, sera frappé par le premier des quatre attentats suicides qui rythmeront notre séjour. On nous présente Naïm Jan, notre chauffeur :

nuît et jour, il sera notre discret protecteur, apprivoisant les monstrueux embouteillages qui ponctuent le quotidien de Kaboul, variant les trajets empruntés afin de minimiser les risques d'enlèvement.

Nous découvrons un labyrinthe de rues détruites, écorchées ça et là de vieux béton, où les ânes tirant charrettes disputent la priorité aux chars d'assaut. Rues trouées, où les voitures blindées croisent la route de chevaux montés par des cavaliers que l'on croirait sortis des guerres anciennes. Rues peuplées de survivants aux corps meurtris, souvent vêtus d'habits aux couleurs éclatantes ou à la blancheur admirable, fait étonnant en cette ville où la poussière est si dense qu'elle se mange plus qu'elle ne se respire. Des enfants nous pourchassent, pieds nus, faisant tourner, au bout d'une ficelle, une boîte de conserve fumante dans laquelle brûle l'encens qui protège, nous dit-on, des attaques suicides talibanes.

Au loin, se confondant avec les ordures que vomissent les eaux fétides du fleuve Kaboul, on aperçoit, accroupies sur la rive, les silhouettes décharnées des fumeurs d'opium, presque morts, quasi-insectes. Le chant des minarets enveloppe d'un parfum sonore la symphonie chaotique de cette ardeur urbaine, qui résonne de l'appel des vendeurs d'épices, de ballons, de grenades, de cerfs-volants, de glaces, d'oiseaux, de cigarettes ; de tout ce qui peut aider à survivre. Et l'on sent bien, à chaque instant, que la fougue et la fureur des vivants défient la présence sourde, flottante, de la mort. On aperçoit les sommets de l'Hindou Kouch, dont les neiges constituent l'unique source d'eau de ce pays où il ne pleut presque jamais. « Mieux vaut Kaboul sans or que Kaboul sans neige », dit le proverbe afghan...

Les mesures de sécurité sont extrêmes, et l'étonnement des soldats perceptible à chaque fois que, fouillant nos valises, ils découvrent les mitraillettes de Tubby et Nottubby ou nos costumes de faux soldats. Chaque jour, immobilisés dans les embouteillages, nous

sommes témoins de l'évolution perpétuelle de notre possible mort par explosion, terrorisés à l'idée que 20 minutes suffisent aux autorités, en cas d'attaque suicide, à laver la chaussée des restes humains. Nous songeons aux acteurs qui prennent part à notre stage, à leur générosité, à leur talent, à leur humour, eux qui, pourtant si vivants, n'ont connu que le deuil, le danger perpétuel et la privation ; eux qui, prisonniers des guerres qui déchirent leur pays depuis leur naissance, n'en rêvent pas moins, de toute la force de leur âme, d'un Afghanistan meilleur.



En compagnie de Barod Dari, nous visitons ce qui reste du Théâtre National de Kaboul, détruit pendant la guerre civile qui fit rage au début des années 90. Directeur technique du théâtre depuis près de 40 ans, il lutte pour redonner vie à ce haut lieu de création, où les Talibans torturèrent et massacrèrent d'innombrables innocents. Ses mains ont l'agilité des sculpteurs de lumière, et rythment avec gravité le récit de la terrible histoire qu'il nous conte. Sa voix s'éteint presque lorsque, surgissant du passé, les fantômes joignent leur désespoir à sa révolte. Si les ruines pouvaient parler, elles hurleraient, à la fois mémoire du monde et miroir de son possible anéantissement.

L'IFA possède un théâtre peu adapté à la complexité technique de notre spectacle. Pourtant, Naser Mansor et son équipe le transforment en un lieu de pure merveille. Un matin, vêtus de leurs habits traditionnels et portant chacun une machine à coudre sous le bras, arrivent même six couturiers qui, en

quelques heures, fabriquent les pendrillons qui manquent si cruellement au théâtre. *Le Destin tragicomique de Tubby et Nottubby* est joué devant près de 600 Afghans. Les invitations sont nominatives. Chaque spectateur doit être fouillé. Enclavé au cœur de l'IFA, le théâtre en est isolé par un système de portes blindées que l'on verrouille, pendant chaque représentation, afin de minimiser les risques d'attentats. Le noir complet est interdit dans cette forteresse.

Dès nos premiers pas en scène, on sent à quel point les Afghans s'amusent de situations qui font écho aux pires heures de leur vie. Les rires fusent, généreux, quand Tubby et Nottubby se rendent compte qu'ils ont été trompés et que, devenus soldats malgré eux, ils voient une armée entière se lancer à leur poursuite. Mais quand, plus tard, les deux personnages se prennent à rêver d'une vie meilleure, on entend presque le cœur des spectateurs battre de tristesse. Derrière nos maquillages grotesques, le vertige nous gagne, fulgurant.

Aéroport de Kaboul, jour de retour vers Paris. Après une attente interminable, les décors sont enfin chargés à bord de l'avion. Mais au dernier instant, suspicieuse, une policière intercepte notre bagage à main. On assiste alors à un extraordinaire coup de théâtre. Le visage de la policière, d'abord fermé, s'illumine soudain ; son rire, gamin, perce le silence. Puisant dans notre valise d'accessoires, elle revêt le masque de Matamore, s'empare du crâne articulé de Jules César, avec lequel elle tente d'effrayer ses collègues, puis s'exclame, en un anglais presque parfait : « Vous êtes venus jusqu'ici pour jouer un spectacle de théâtre ? C'est donc que Kaboul revit enfin ! Quand vous serez de retour chez vous, dites à vos amis que nous sommes des gens de bien et que nous les attendons à bras ouverts. Dites-leur que notre cauchemar prendra fin et que nous serons bientôt libres ! »

Le silence final est symphonique. ●